

## Quand on ne traduit pas pour aller vers l'autre, mais pour se préserver

Cécile Marin, Maître de conférences à l'École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs, Université Paris 3

Cecile.marin@univ-paris3.fr

La traduction est souvent vue comme un désir de faire un lien entre l'autre et soi. Désir de mener l'autre à soi en l'aidant à comprendre notre culture, en lui proposant des textes traduits vers sa langue. Désir d'aller vers lui, de le connaître en faisant traduire ses textes. C'est pour permettre aux fidèles de comprendre la liturgie que les jansénistes ont préconisé les traductions des textes liturgiques en français. C'est pour faire connaître à leurs compatriotes des textes auxquels ils avaient accès car ils maîtrisaient une langue étrangère que beaucoup de scientifiques et écrivains se sont essayés à la traduction : Mme du Châtelet a traduit les écrits de Newton et a fait découvrir aux physiciens français du XVIII<sup>e</sup> l'œuvre de leur confrère anglais. Baudelaire passionné par les écrits de Poe a voulu partager son enthousiasme avec les Français.

Cette vision de la traduction est évidemment la plus répandue aujourd'hui. Mais en a-t-il toujours été ainsi ? En est-il toujours ainsi maintenant ? Est-ce là, l'unique fonction de la traduction ?

Au XVI<sup>e</sup>, le français se développait à l'oral mais le latin restait la langue écrite, la langue que l'on enseignait aux clercs, la langue des intellectuels, la langue de la liturgie, mais aussi la langue qui servait à consigner tous les actes politiques et juridiques. Utilisé par les notaires dans tous leurs actes, le latin, comme toute langue, évoluait et s'éloignait de plus en plus du latin classique considéré comme la référence à cette époque de la Renaissance. Les lettrés pensaient qu'il se corrompait. Pour éviter que le latin ne continue de s'altérer, François 1<sup>er</sup> décréta en 1539 que tous les actes officiels seraient rédigés en français. De là est né le corps des écrivains à qui était confiée cette tâche, tâche d'écriture, mais aussi tâche de traduction car rédiger un nouvel acte consistait en grande partie à traduire les anciens que l'on modifiait en changeant le nom des parties, des propriétés etc. Des écoles ont enseigné le français écrit non pas pour former des intellectuels, mais pour fournir à la France ces tâcherons qu'étaient les écrivains, véritables écrivains publics-traducteurs en langue française. Cet acte de François 1<sup>er</sup> a été fondateur du français écrit, alors qu'il n'avait pour objectif que de préserver une autre langue, le latin. Ce repli sur soi, sur le latin classique, a été finalement à l'origine d'un formidable essor d'une langue, le français ; et ce, grâce à la traduction.

Et aujourd'hui les choses ont-elles tellement changé ? Ne peut-on pas considérer que lorsque la francophonie soutient les écoles de traducteurs, aide les scientifiques à faire traduire leurs textes, interpréter leurs conférences, c'est tout simplement dans le

but de défendre le français ? Comme les articles scientifiques sont publiés en anglais, les scientifiques finissent par utiliser pour parler de leurs travaux, un jargon anglo-français. Permettre aux scientifiques français d'écrire dans leur propre langue et de faire traduire leurs textes a pour visée de contribuer à ce qu'ils continuent de parler de leur domaine en français. L'intention est bien de protéger le français pour qu'il puisse continuer à être la langue de la raison, de la rigueur, dans la tradition de nos intellectuels du XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup>.

Mais si nous regardons maintenant les choses du côté des anglophones, nous pouvons envisager ce désir de traduire vers d'autres langues avec le point de vue de François 1<sup>er</sup> sur le latin du XVI<sup>e</sup>. Les scientifiques du monde entier doivent publier en anglais, ils rédigent donc leurs écrits dans cette langue qu'ils ne maîtrisent pas bien. De là est né le globish qui révolte les anglophones. Permettre aux scientifiques de tous les pays d'écrire dans leur propre langue, pourrait soustraire l'anglais à une évolution jugée néfaste par ses locuteurs autochtones.

Dans notre monde mondialisé, la traduction n'a peut-être pas pour but de faire un pas vers l'autre, (puisque de toute façon nous sommes forcés de nous rencontrer sur le boulevard de la mondialisation), mais de préserver les différents chemins de traverse que sont les différentes langues du monde.